

L'imitation est-elle « limitation » ?

« Vous êtes encore dans l'imitation », « Celui-ci ou celle-ci imite encore un tel... »

Que n'entend-on pas murmurer ce type de remarque au hasard de « discussions de bistrot », voire de commentaires autour d'un passage de grade. Des réflexions récurrentes dont les auteurs manquent parfois singulièrement d'objectivité.

Par Jacques Bonemaison shihan, Hors Série Karaté Bushido n°20, Mai/Juillet 2004

<http://dojoshinkai.org/>

« Imitation » est un mot suspect qui d'emblée disqualifie, comme si juger revenait à déjuger. Comme s'il fallait trancher entre le modernisme porteur de liberté individuelle et la supposée soumission, par manque de personnalité, dit-on, à une autorité enseignante. Or un tel regard, empreint de connotations péjoratives, à qui s'adresse-t-il en réalité ? Est-il inévitable ?

Par ailleurs, en s'arrêtant un instant, après avoir franchi les fameuses portes de l'imitation, pour contempler de l'intérieur, loin des spectateurs et des regards critiques, quelle vision s'offre à nos yeux et quel ressenti peut-il se faire jour ?

Imitation, ce mot suspect qui disqualifie tout

A qui s'adresse un tel regard réducteur ? Au pratiquant qui imite... au professeur dont le style transparait, ou vient-il trahir l'auteur même de cette réprobation ?

...le pratiquant qui « imite » ?

L'apprentissage passe par un « code gestuel » dont l'élève capte les éléments à partir de l'enseignement du guide qu'il a lui-même choisi. Dès lors, dans le mouvement de l'aïkidoka se dégage inévitablement le style du professeur, son impact sur l'élève comme un fruit sur une branche, au travers duquel coule la même sève. Et cette sève se manifeste bien sûr dans la pratique des deux, car le corps est un langage. Ne pas prendre ceci en compte reviendrait à considérer le corps comme un objet. Alors pourquoi supposer, a priori, que l'élève ferait preuve d'un manque de personnalité parce qu'on découvre l'empreinte de son professeur, comme si ce dernier jouait le rôle de béquilles ?

Sa démarche serait-elle moins honorable que celle de l'aïkidoka qui ne suit personne, ou bien plusieurs senseï à la fois avec le souci bien ancré de « contrôler » par lui-même sa transformation... ce qui aboutit pour lui à ne jamais dépasser ses propres limites ?

...son enseignant ?

Ou peut-être, ce serait moins glorieux, qu'à travers l'élève, ne soit visé le professeur ou le senseï dont le charisme laisse indifférent. A défaut d'atteindre le senseï, faut-il selon la formule mythique, « tuer l'élève », afin de mieux se démarquer, se positionner au milieu de la diversité mal vécue, pensant de la sorte faire montre, sinon de bravoure, du moins de « personnalité » comme dans ces « *Gens-là* » chantée par Jacques Brel, où sont dépeints les adeptes de l'imitation, du distinguo, car, dit-il, « enfin », ils ont des « opinions ».

Seulement si cette approbation devient un critère de jugement pour « recalser » un pratiquant lors d'un passage de grade, il importe de ne pas perdre de vue qu'il s'agit d'un examen d'état et que, dès lors qu'il n'existe pas de style imposé, la règle de l'impartialité s'impose, règle dont le respect est garanti par le droit administratif.

... ou l'auteur de la critique ?

Celui qui porte un jugement est en principe censé avoir la connaissance, c'est à dire l'accession à un niveau de conscience de plus en plus élevé. Il est à craindre que tout jugement réducteur ne soit la caractéristique de ceux qui n'ont pas décollé de la prison qui garde le mental captif : lorsque l'on n'est pas conscient de la nature véritable des choses, on s'attache seulement à leur mode apparent. Alors la dualité entre soi et l'autre se développe et se traduit par des paroles négatives : il devient plus facile de traiter avec dédain ce que l'on ne comprend pas, et la tendance à la dépréciation devient rapidement un mode régulier d'analyse. Ainsi l'idée même d'imitation se trouve-t-elle décriée.

L'imitation, « une méthode dépassée », mais par quoi ?

Pourtant, une attention plus profonde ne permettrait-elle pas de reconsidérer cet a priori en se demandant si l'imitation n'est pas mieux perçue dans les grandes cultures, si de nos jours un raccourci intellectuel n'a pas généré un étrange amalgame, ou

si la subtilité de notre art n'est pas de nature à leurrer l'observateur peu avisé.

L'imitation chez les Anciens.

Il est intéressant de constater que dans l'imitation reste une méthode préconisée, que ce ensemble, en passant par Épicure et ses élèves aucun autre système d'éducation n'était récentes qui considèrent le classique, combien bénéfique aux gestes reconduits.

De même, la peinture en Chine ou au schéma : à partir de motifs peu nombreux mais le peintre travaille en faisant ressortir les formes regarder. Il y a bien répétition d'un modèle mais manière dont les traits s'incurvent, s'estompent, écoles de calligraphie ou de haïku (¹). Vincent *Pont sous la pluie*, n'a-t-il pas repris le tableau



tous les grands moments de l'histoire, soit dans la pensée antique dans son jusqu'à Pythagore lui-même pour lequel concevable, ou dans les périodes plus inépuisable, et confèrent une valeur Ô

Japon s'inscrit-elle parfaitement dans ce précis, bambous, oiseaux, herbes etc... fixées à travers lesquelles on apprend à avec une attention particulière sur la et se terminent, tout comme dans les Van Gogh lui-même, en peignant le O'Hashi de Hiroshige ?

Un triste amalgame

Mais de nos jours, il semble que les raccourcis intellectuels soient fréquents et aboutissent à des erreurs sur le vocable; le mot « imiter » s'est rapidement cantonné au sens de « plagier », ou pis, « singer ». En fait, est-il bon de le rappeler, le verbe « imiter » vient du Latin qui signifie « reproduire » mais aussi « exprimer »...

Lorsque l'enfant apprend, il imite. Ce sens se retrouve dans la langue japonaise où l'idéogramme du mot « apprendre » évoque le battement des ailes d'un oiseau : le jeune animal imite le battement d'ailes effectué par ses parents, puis un jour, le geste est juste et l'oiseau part. On pensera alors que l'apprentissage par imitation est réservé à l'enfant ou au débutant ?

Seulement si l'apprentissage s'arrête là pour les animaux qui très vite abandonnent leurs petits, la vie de l'être humain est en soi un long apprentissage, et le chemin qu'offre le Budo, est prévu pour la vie entière. Et tout amalgame risque de mutiler notre capacité à porter un jugement pertinent.

Ce qui peut « leurrer » l'observateur non avisé

L'apprentissage est bien sûr accompagné d'indications orales, mais celles-ci demeurent toujours secondaires et sont parfois même un leurre : à la différence d'un son qui appartient à l'instant et semblerait s'effacer aussitôt qu'il apparaît, le geste, lui, laisse chaque fois une empreinte de plus en plus marquée dans le corps, d'où le risque pour l'observateur immobile de ne voir là qu'une pâle imitation.

D'ailleurs un seul geste peut comporter une ou plusieurs significations : le mouvement d'Aïkido est un langage tracé par le corps qui respire, se meut selon un rythme précis et naturel, et dont la structure reste parfois inconnue pour le pratiquant voire l'observateur ou même celui qui juge.

Ce qui est vu est différent selon la personne qui regarde, et l'observateur peut s'égarer devant les mirages de l'apparence tandis que le pratiquant vit le mouvement en incorporant son écriture dans le corps. Il est en effet aisé de tomber dans le piège de ne voir que ce qui est visible. En Zen par exemple, si la position est visible, l'état de conscience ne paraît pas. Seulement, il transparait... Il convient donc de prendre garde à ne pas se laisser « piéger ». Comment ?

L'imitation, une initiation inévitable

Est-ce un hasard si tout mouvement prend naissance dans l'imitation ?

Il n'est d'autre issue que d'y entrer.

Le premier mot de l'enfant est celui qu'il a entendu et perçu de ses tout proches, qu'il a gravé en lui, qu'il s'est approprié puis a offert, avec d'autant plus d'intensité que le lien fraîchement tissé avec son entourage est puissant. De même, le mouvement d'Aïkido est vu et perçu par l'élève, et remodelé en lui selon un processus mystérieux, d'autant plus réel que l'alchimie de la transmission est présente.

Ainsi l'on apprend à parler, ainsi l'on entre dans la Voie de l'Aïkido. De même que le langage ne se limite pas à quelques mots utiles pour faire des achats ou suivre les émissions télévisées, mais se présente comme un moyen de communication et un instrument de connaissance, de même la pratique de l'Aïkido ne peut se résumer à quelques gesticulations ou simagrées d'efficacité, mais demeure un engagement sur une très longue durée.

S'il suffit pour le moineau de savoir agiter ses ails pour quitter son nid, l'oiseau migrateur a besoin de référent pour le long voyage qu'il entreprend, voyage parsemé d'épreuves, d'imprévus et aussi de dangers mortels.

Ainsi le senseï devient-il référent pour l'élève qui choisit de s'engager sur le long chemin, tout à la fois mêlé d'imprévus et prometteur, qu'est le Budo. Et tant que l'élève n'a pas dépassé le maître, ce dernier demeure de facto le guide avisé.

Du message perdu au message retrouvé

Le professeur n'est pas à l'origine du message, il est seulement un relais mais avec lequel se produisent néanmoins plusieurs « miracles ».

Premier miracle : la transmission se fait. Et l'origine du message, dissimulée de manière imperceptible dans la brume du temps, apparaît avec une multitude de visages. Et la forme même renferme le contenu, que ce dernier soit perçu ou non.

Deuxième miracle : le mouvement est une écriture dans l'espace, qui s'efface dès que le geste est produit mais laisse chaque fois son empreinte dans le corps.

Troisième miracle, qu'il nous appartient nous-mêmes de créer : tous les professeurs ou senseï ne se trouvent pas au même niveau de recherche, et il y a inévitablement des omissions ou des rajouts. Pour découvrir tout le contenu du message discrètement gravé dans le geste, il nous appartient de « décoder » celui-ci à travers ses mimes.

L'imitation : une façon de dépasser notre propre personnalité pour laisser entrer l'acte juste.

C'est en relation avec son milieu, le Dojo, où le professeur vit lui-même son art, que l'élève pratique l'exercice (keïko) qui consiste à lui « piquer »⁽²⁾ ce savoir faire. Par le canal de l'enseignement dispensé, il se modèle, se déleste de l'inutile, apprend à structurer ses gestes et son comportement dans un contexte où l'investissement personnel est important et la notion de fidélité, valeur indissociable du Budo, intensément vécue.

L'image idéale reçue du senseï devient un moule au sein duquel il évolue, sans pour autant y être subordonné : le maître nourrit mais n'embrigade pas. Au contraire, l'élève est largement convié à être l'auteur de sa propre transformation. Dans sa démarche, il est chaque fois invité à renouveler l'invention.

C'est ainsi que, finement et généreusement guidé, il est appelé à dépasser sa propre personnalité pour laisser entrer l'acte juste, tout comme le bouton de fleur, par les effets conjugués du soleil et de la terre patiemment travaillée, s'entrouvre et se laisse porter vers son propre épanouissement.

L'imitation, un gain de temps.

En suivant le chemin balisé de l'imitation, l'aïkidoka évite de se disperser ou de s'égarer vers des horizons qui ne mènent nulle part.

Une antidote contre mille déviations

Il ressemble dans sa démarche à l'alpiniste qui, bien qu'enivré par la perspective de l'aventure, est conscient du risque de dévisser à tout moment. Il sait qu'une pente glacée et lisse ne laisse pas toujours soupçonner, dans l'apparente uniformité, l'existence d'une crevasse aux bords escarpés : mais il a appris que le guide la perçoit, par on ne sait quel mystère.

Pis, il sait aussi que devant l'unique passage praticable, la trop légère couche de neige, insuffisante pour servir d'appui, lui refuse toute issue. Et, plutôt que de s'enfoncer dans des confusions, tâter çà et là le terrain avec des piolets pour finir dans quelque crevasse invisible, il trouvera plus judicieux et sage de s'en remettre à la pertinence du guide et, sobrement, épouser le geste recommandé.

Un itinéraire offert avec une carte qui se déroule

Car, en effet, à travers le geste référencé, plus de « cent fois remis sur l'ouvrage et remis sans cesse », l'aïkidoka découvre lui-même le chemin comme si devant lui une carte se déroulait au fur et à mesure pour éclairer la voie et lever un à un les points

d'incertitude.

Précisément, parce que dans le dojo, l'absence de danger perçu représente un piège d'une ampleur autre, le pire danger n'est-il pas pour tout budoka de se laisser bercer dans un tourbillon récréatif, illusoire et stérile, plutôt que d'aborder une voie créative, où l'avancée vers l'inconnu devient possible et la pratique effectuée avec quiétude et joie ?

L'imitation, le moyen paradoxal de « devenir ce que l'on est »

Loin d'être une limitation, le geste reconduit devient porteur d'une vitalité toute nouvelle. Ce n'est pas du simulé, c'est une expérience. On vit le mouvement, on le revit, on le peaufine encore et il est toujours nouveau : il nous ouvre les portes, nous imprègne d'un savoir-faire et nous invite en permanence à une re-création. Il a en effet un mystère de la vitalité à découvrir...

Avancer dans notre propre finesse

S'ouvrir à la finesse éprouvée du senseï, c'est se livrer à une expérience personnelle qui conduit lentement au développement de notre propre finesse, que ce soit au niveau de la pratique elle-même, ou dans le regard sur les gens et les choses, en passant par l'abandon de toute agitation humaine, passion, mensonge, illusion et division, et la prise de conscience d'un élément fondamental : rendre perceptible le monde invisible.

Pour ce faire, l'imitation conduit au développement d'une plus grande attention, ce qui nous renvoie au but premier du Budo, l'efficacité, mais cette fois-ci au sens le plus élevé du terme : percer immédiatement la vraie nature des choses.

Elle permettra de déceler le fameux héron blanc immortalisé par Maître Dogen. « *Le héron blanc, qui dans la plaine enneigée, s'est enfoui dans sa propre apparence* ».

Si le monde de l'Aïkido, face à l'inconnu de son devenir, n'entend pas générer de rupture mais bien une souhaitable et réelle cohésion, ne convient-il pas d'apprendre dès maintenant à être sensible à ce que ressent l'aïkidoka dans sa pratique plutôt que rester figé sur l'image extérieure retenue par nos yeux ? Le « DO » ne représente-t-il pas précisément l'avancement dans la voie qui mène à la perfection, de sorte que la simple idée de parcourir le chemin soit déjà un but en soi ?

Dès lors, ce n'est pas une imperfection de n'être pas encore parfait quand on est en chemin... Ainsi, tout observateur pourrait garder en mémoire cette belle histoire vécue à la fin du XVI^{ème} siècle en la demeure même de Sen Rykyu, l'un des plus grands Maîtres de Cérémonie du thé : Sen Rikyu cultivait dans son jardin de magnifiques belle-de-jour, fleurs très rares dans le Japon de l'époque. Le gouverneur de la région, connu, paraît-il pour son despotisme, voulut être reçu par le maître afin d'admirer les fameuses fleurs. En entrant dans le jardin, il ne vit pas une seule belle-de-jour, et, furieux, entra dans la maison avec l'intention évidente de faire une scène, chose pourtant inconcevable dans une maison de thé. Or, une fois entré, sa colère céda immédiatement le pas à la délectation : flottant dans une coupelle d'eau, posée, silencieuse au Tokonoma (on dirait en Occident, « nichée au fond d'une alcôve ») une seule fleur, parfaite,.... attendait.

Comme si, détachés de nos attentes, de nos habitudes et du poids de nos connaissances, nous étions conviés à cette attitude que la pensée zen nomme « *mitate* » : **la virginité du regard.**

Notes :

1) haïku : voir Wikipédia : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ha%C3%AFku>

2) Tamura senseï nous répondait : «Volez-moi ma technique », quand nous lui demandions des explications...